CRITIQUE, opéra. ANVERS, Opera Ballett Vlaanderen (du 22 février au 15 mars 2026). VERDI : Nabucco. D. L. de Vicente, E. Vesin, M. Roma, L. Verstaen, V. da Campo… Christiane Jatahy / Gaetano Lo Coco

C’est un triomphe que peu de productions osent espérer : le *Nabucco* de Giuseppe Verdi actuellement donné par l’Opera Ballet Vlaanderen (à Anvers) – et signé par Christiane Jatahy – est de ceux qui marquent une saison, qui bousculent les certitudes, et qui finissent dans une tempête d’applaudissements, le public s’étant littéralement mis debout comme un seul homme à l’issue de la représentation, pour une ovation de longues, très longues minutes. Comment ne pas céder à une telle vague d’enthousiasme ?

Dès les premières mesures, la fusion est totale entre une vision scénique d’une intelligence rare et une distribution vocale de même haute volée. La géniale metteure en scène brésilienne **Christiane Jatahy** signe ici une lecture politique et sensorielle d’une brûlante actualité. Fini le temps des fresques bibliques poussiéreuses : Jatahy, avec sa patte de

metteure en scène de théâtre, plonge l’opéra de Verdi dans le chaos contemporain des migrations forcées et du fanatisme religieux. La scénographie, conçue avec **Thomas Walgrave** et **Marcelo Lipiani**, est une claque visuelle. Un immense miroir en pente, parfois recouvert d’une fine pellicule d’eau, reflète et démultiplie les corps, créant un vertige identitaire fascinant. Les caméras ne sont pas cachées : elles font partie intégrante du décor, capturant les visages en temps réel pour les projeter sur des écrans, brouillant la frontière entre le collectif et l’intime, entre le présent et le passé. On est saisis, littéralement immergé dans cette foule d’exilés. Les costumes contemporains d’**An D’Huys** ancrent le drame dans notre époque, rendant chaque regard, chaque larme, chaque éclat de rage d’une authenticité déchirante. Jatahy nous tend un miroir, littéralement et figurativement, et nous demande : que ferions-nous face à la chute d’une société ?



Mais un tel écrin ne serait rien sans l'écrin de voix qui l'habite. Et en la matière, nous avons été servis au-delà de toute espérance. Comment ne pas commencer par la révélation de la soirée, la phénoménale **Ewa Vesin** dans le rôle d'Abigaille ? Le rôle est un des plus redoutables du répertoire, une véritable montagne à escalader pour toute soprano. Sa voix, d'une puissance et d'une intensité dramatique rares, n'a jamais sacrifié la ligne de chant sur l'autel de la force brute. Sa présence scénique est animale, impérieuse. On a tremblé devant sa soif de vengeance, on a été ému par les failles de cette « méchante » de l'opéra. Sa maîtrise des aigus percutants et des graves sombres est un exploit qui force l'admiration et arrache des cris dans la salle. Une Abigaille historique, tout simplement.

Face à elle, le tendre Ismaele du ténor **Matteo Roma** a apporté une bouffée de pure beauté vocale. Relégué à un rôle souvent ingrat, il a su, par la beauté de son timbre et la finesse de son phrasé, captiver l'attention dès qu'il paraissait. Son duo avec Fenena est un moment de grâce suspendu dans la tempête. De son côté, le Nabucco du baryton hispano-américain **Daniel Luis de Vicente** offre une prestation de grande classe. Baryton à la prestance royale, il incarne un roi fou de pouvoir puis brisé par la folie, avec une sensibilité et une profondeur rares, délivrant un « *Dio di Giuda* » poignant d'humanité. Le Zaccaria de la basse italienne **Vittorio De Campo** est d'une autorité vocale indiscutable, sa basse puissante résonnant comme un prophète vétéro-testamentaire. Mentionnons également la Fenena touchante de Lotte Verstaen, à la ligne de chant d'une pureté exquise, et la prestation plus que probante des petits rôles, du Grand Prêtre de **Samson Setu** à l'Abdallo d'**Emanuel Tomljenović**, en passant par la douce Anna de **Sawako Kayaki**. Chaque maillon de cette chaîne vocale est solide, contribuant à la perfection de l'édifice.

Et que dire du **Chœur de l'Opera Ballet Vlaanderen** ? Préparé

avec une main de maître par **Jan Schweiger**, il est le véritable héros de cette production. Jatahy en fait un personnage à part entière, le dispersant dans la salle, le faisant chanter depuis les balcons, en brisant le quatrième mur. Le célèbre « *Va, pensiero* » n'a jamais semblé aussi poignant, aussi incarné. Mais le génie de la soirée réside aussi dans la surprise finale : après le traditionnel finale, le chef se retourne et le chœur, disséminé dans le public, entonne à nouveau le chant des esclaves, *a cappella*, dans un souffle qui semble venir de l'âme même de la salle. Un moment de pure grâce, suspendu hors du temps, que le public a accompagné en tremblant.

Enfin, comment ne pas tirer son chapeau et crier notre admiration pour le jeune prodige français au pupitre ? A seulement 29 ans, le chef italien **Gaetano Lo Coco** a réalisé une performance époustouflante. À la tête d'un **Orchestre Symphonique de l'Opera Ballett Vlaanderen** des grands soirs, il a proposé une direction tout feu tout flamme, d'une rigueur et d'une netteté confondantes. Il a sculpté chaque phrase, fait rugir les cuivres comme chuchoter les bois, a empoigné de bout en bout la partition de Verdi avec une énergie juvénile communicative, sans jamais perdre en profondeur. Il est l'étincelle qui a mis le feu à cette partition et a porté l'ensemble vers des sommets.

Alors oui, quand les dernières notes se sont éteintes, après ce second « *Va, pensiero* » volé au silence, le public n'a pas pu rester assis. Une ovation debout, puissante, reconnaissante, a salué le génial travail de **Christiane Jatahy**, la troupe de chanteurs hors pair et le jeune chef phénoménal qu'est **Gaetano Lo Coco**. Ce *Nabucco* anversois est un coup de maître. Il fera date. Si vous pouvez le voir en mai au Luxembourg, n'hésitez pas une seconde… courez-y !



CRITIQUE, opéra. ANVERS, Opera Ballett Vlaanderen (du 22 février au 15 mars 2026). VERDI : Nabucco. D. L. de Vicente, E. Vesin, M. Roma, L. Verstaen, V. da Campo… Christiane Jatahy / Gaetano Lo Coco. Crédit photographique (c) Annemie Augustjins

CRITIQUE, opéra. NANCY, Opéra National de Lorraine, le 18 avril 2024. WEILL : Le lac d'argent (Der Silbersee). Ersan Mondtag (mise en scène), Gaetano Lo Coco (direction).

Créé le 18 février 1933, simultanément à Leipzig, Magdebourg et Erfurt, peu de temps après l'arrivée au pouvoir de Hitler, ***Der Silbersee*** (*Le lac d'argent*) est le dernier chef-d'œuvre allemand de **Kurt Weill** qui s'exila peu de temps après aux États-Unis pour y mener une carrière prolifique à Brodway. Il s'agit d'une fascinante pièce expressionniste ; Weill, après avoir longtemps collaboré avec Bertolt Brecht, rencontre le dramaturge **Georg Kaiser**, célèbre et très joué en son temps, qui lui propose cette fable absurde et prophétique. Sous-titré, à la Shakespeare, « *un conte d'hiver* », *Le lac d'argent* est une œuvre hybride, à l'instar des semi-opéras anglais, qui entrelace théâtre parlé, partie proportionnellement la plus importante de l'œuvre, et théâtre chanté. La musique y est constamment inventive, subversive, roborative à souhait, que traversent, réactivées, chanson, ballade, oratorio, formes musicales modernes, comme le *fox-trot*, et mêle avec pertinence et efficacité les registres comique et tragique. L'intrigue met en scène un prolétaire, Séverin, blessé par l'agent Olim pour avoir volé un ananas ; ce dernier, pris de remords, l'invite au château du lac d'argent qu'il a remporté à la loterie (représenté par un château blanc d'où émerge le gardien du jeu). Va naître ainsi une solide amitié entre les deux hommes, vainement compromise

par la gouvernante ; ces derniers empruntent le lac d'argent qui, entre temps a gelé, symbole d'un possible espoir vers la lumière.



Le metteur en scène **Ersan Mondtag** a transposé l'action en 2033, un siècle après la création de l'œuvre, et a considérablement étoffé les passages parlés, essentiellement en français, avec quelques incursions en anglais, pour donner une cohérence dramaturgique à la pièce. Et cela fonctionne parfaitement. La dimension fantastique du conte est présente dès le début avec ces étranges créatures mutantes, et plus généralement avec les costumes extravagants signés **Josa Marx**, magnifiés par les lumières de **Rainer Casper** ; tandis que, dans la vision contemporaine du metteur en scène, des djihadistes incarnent les compagnons d'infortune de Séverin. L'œil est également comblé ; si le délire est bien présent, en parfaite cohérence avec le message sous-jacent de la pièce, on est loin de la gratuité parfois affligeante auxquelles les ringardises du *Regietheater* nous ont trop souvent habitués. Les décors

sont grandioses (un plateau tournant montre successivement un décor gigantesque de temple égyptien, orné de statues représentant un Saint-Sébastien, le président chinois, le Christ, un aviateur israélien, et deux personnages de *Turandot*, Liu et Ping, et l'intérieur néo-gothique du château, fastueusement décoré). Les références sont légion, à la *Cage aux folles* ou au *Roma* de Fellini, tout comme les incursions méta-théâtrales et les habiles mises en abyme (à l'instar du directeur artistique qui interrompt telle scène scabreuse ou évoque les manifestations de protestation devant l'opéra, place Stanislas, symbole de la montée de l'extrême-droite : l'Histoire toujours se répète). Une lecture qui assume en outre une esthétique de la laideur et de la difformité, propre au théâtre expressionniste, à l'image des tableaux de Georg Grosz, dont un personnage semble se détacher dans l'un des vitraux latéraux qui jouxtent l'intérieur du château.

La distribution réunie pour cette création française, sans être d'une perfection vocale absolue, est en tous points exemplaire. Le jeu, tout comme le chant, oscille entre opéra et cabaret et cette oscillation est parfaitement fidèle à l'esprit de l'œuvre. Dans le rôle travesti de Séverin, **Joël Terrin** déploie un timbre solide de baryton rompu aux *Lieder* et à sa ductilité éloquente ; son jeu est impeccable, tout comme sa présence scénique. Bien entendu, **Hubert Claessens** fait le *show* et incarne un Olim (rôle essentiellement parlé) débordant de verve ; s'il en fait parfois un peu trop, ses outrances sont largement compensées par un jeu époustouflant et une présence sur scène qui ne l'est pas moins. On peut reprocher à la Fennimore d'**Ava Dodd** une voix peu avenante et une projection inégale, elle incarne toutefois avec conviction son personnage, doublé avec justesse par la comédienne **Anne-Élodie Sorlin**, tout comme **Nicola Beller Carbone**, qui campe une manipulatrice Madame von Luber, au timbre solidement charpenté, ciselé et tranchant à souhait. Son acolyte, le baron Laur, est judicieusement interprété par le ténor

américain **James Kryshak**, également impayable en gardien de loterie. Les petits rôles qui complètent la distribution, toutes issues du chœur (qu'on entend notamment à la fin, dans un ondoiement vibrant et mystérieux), remarquablement dirigé par **Guillaume Fauchère**, remplissent avec bonheur leur rôle, voix impeccables et bien projetées : **Inna Jeskova, Séverine Maquaire** (dans le rôle des vendeuses), tandis que les quatre choristes interviennent sans faille en solistes au début du premier acte : **Benjamin Colin**, **Wook Kang**, **Yong Kim**, **Ill Ju Lee**.

Dans la fosse, **Gaetano Lo Coco** fait corps avec la partition dont il révèle, par un jeu subtil sur les contrastes et les rythmes constamment changeants, toutes les beautés de l'œuvre à laquelle le public a réservé un triomphe mérité.

Critique, opéra. NANCY, Opéra National de Lorraine, le 18 avril 2024. WEILL : Le lac d'argent. Joël Terrin (Séverin), Benny Claessens (Olim), James Kryshak (L'agent de la loterie, le baron Laur), Ava Dodd, Anne-Élodie Sorlin (Fennimore), Nicola Beller Carbone (Madame von Luber), Inna Jeskova, Séverine Maquaire (Des vendeuses), Benjamin Colin, Wook Kang, Yong Kim, Ill Ju Lee (de jeunes hommes), Yannis Bouferrache (Le docteur, le gros gendarme, le directeur artistique), Artistes du Chœur de l'Opéra national de Lorraine (Journaliste, mutants, policiers, infirmières, juges), Ersan Mondtag (Mise en scène et scénographie), Fanny Gilbert-Collet (Reprise de la mise en scène), Josa Marx (Costumes), Rainer Casper (Lumières), Mathilde Benmoussa (Créatrice maquillages et coiffures), Till Briegleb, Piet De Volder (Dramaturgie), Alixe Durand Saint-Guillain (Assistanat à la mise en scène), Guillaume Fauchère (chef des chœurs), Orchestre et Chœur de l'Opéra national de Lorraine, Gaetano Lo Coco (direction).

VIDEO : Trailer du *Lac d'argent* de Kurt Weill à l'Opéra National de Lorraine